

Sous la direction de
Jean-Paul BARBICHE

DÉVOLUTIONS ET FÉDÉRALISMES

Des faits et des idées

L'Harmattan

EVOLUTION DE LA LITTÉRATURE ANTILLAISE LE CENTRE EN QUESTION : FANON, CHAMOISEAU, GLISSANT.

Jean-Christophe DELMEULE
Maître de conférences
Université Charles de Gaulle- Lille III

Introduction

« J'ai cessé d'être un - poète noir -
sur le qui-vive à la porte
de la *Maison des Amériques*
J'ai quitté le foyer deux fois natal
Mes rêves en morceaux tiennent dans un mouchoir. »
René Depestre, *Adieu à la Révolution*, *Ecrire la parole de nuit*, 12.

Chercher à connaître l'identité d'un auteur, son origine géographique, revient à supposer qu'il est étranger, d'une étrangeté qui devrait informer sur le plaisir de lecture, comme reconnaissance du même et de l'autre. Et quand il se nomme René Depestre ou Patrick Chamoiseau, qu'il écrit dans une langue qui ne s'aborde pas sans difficultés, qui peut être tout à la fois revendiquée et critiquée, se produit un mouvement d'appropriation/désappropriation, qui conduit la critique littéraire à se penser en équilibre instable, en perte de sens immédiat. Les correspondances entre la langue et le lieu, l'histoire et la géographie, ne peuvent être organisées en évidence. La question ne serait pas nouvelle si elle était limitée à la mise en œuvre d'une stratégie post-coloniale. Mais si elle traduit une rupture dans la continuité de la transmission, si elle ne se définit pas uniquement dans des rapports pré déterminés, (langue imposée, langue refusée, langue capturée) alors se construit une géométrie littéraire, qui glisse d'une représentation centrée à une vision archipélique, pour reprendre la notion proposée par Edouard Glissant :

La pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes. Elle en emprunte l'ambigu, le fragile, le dérivé. Elle consent à la pratique du détour, qui n'est pas fuite ni renoncement [...] Nous nous apercevons de ce qu'il y avait de

continental, d'épais et qui pesait sur nous, dans les somptueuses pensées de système qui jusqu'à ce jour ont régi l'histoire des humanités, et qui ne sont plus adéquates à nos éclatements, à nos histoires ni à nos non moins somptueuses errances.¹

Deux modèles s'affrontent et s'opposent : d'une part, en affirmation de l'universel, celui du centre qui pense la culture et la littérature à partir d'un héliocentrisme radical, qui conçoit la révolution comme une satellisation, et de l'autre une décomposition spatiale, inaugurée dans le long voyage des esclaves, dans la violence traumatique du déni et qui fait de la créolisation une révolution métissée :

La créolisation n'est pas ce qui perturbe de l'intérieur une culture donnée, même si nous savons que nombre de cultures furent et seront dominées, assimilées, portées aux bords de l'effacement. Son fait, par-delà ces conditions le plus souvent désastreuses, est d'entretenir la relation entre deux ou plusieurs zones culturelles, convoquées en lieu de rencontre, tout comme une langue créole joue à partir de zones linguistiques différenciées pour en tirer sa matière inédite.²

Cette créolisation, sans doute commencée avec Aimé Césaire, est aussi l'œuvre d'un processus, qui, partant de la pensée révolutionnaire de Franz Fanon, se développe chez Glissant, de *La Lézarde* au *Tout Monde* en passant par *La Poétique de la Relation*, pour s'épanouir chez des auteurs de la jeune génération, comme Raphaël Confiant ou Patrick Chamoiseau. Pourtant cette évolution n'est pas purement linéaire, chronologique. Elle est faite de nœuds et d'enjambements, qui conduiront à évoquer ces derniers avant Edouard Glissant. Car l'œuvre de Glissant nourrit la pensée des écrivains actuels qui l'intègrent sans la dépasser.

La parole révolutionnaire.

Martiniquais, Fanon publie en 1952 *Peau noire masques blancs* et en 1961, *Les Damnés de la Terre*. Au-delà de son activité politique et de ses pratiques révolutionnaires c'est le texte de Fanon qui nous intéresse. Texte d'un psychiatre qui utilise la psychanalyse dont le rôle est bien de donner du sens à ce qui n'en a apparemment pas, de délier par le langage une situation de névrose et de mutisme. L'enjeu pour Fanon n'est pas de retrouver une origine raciale perdue, mais de constater que le mépris dans lequel le blanc tient le noir provoque chez celui-ci un traumatisme qui est structurel et non pas essentiel. Quand il écrit : « En aucune façon je ne dois tirer du passé des peuples de couleur ma vocation originelle »³ il montre qu'il n'y a pas de communauté raciale naturelle mais que des relations politiques et économiques que les colons ont imposées aux peuples colonisés, ici noirs, ou dont ils les ont privés : identité, pensée propre et surtout parole. Ce n'est pas un hasard si de nombreux romans, poèmes ou essais assimilent la nuit à la littérature francophone des pays colonisés. *Ecrire la parole de nuit*

est le sort de ces damnés de la terre. Mais écrire est aussi l'acte par lequel se reconstitue un espace, troublé, en formation :

Ecrire, c'est dire : le monde [...]

L'écriture, qui nous mène à des intuitions imprévisibles, nous fait découvrir les constantes cachées de la diversité du monde.⁴

L'importance du langage est ici primordiale dans le processus révolutionnaire. Le colon veut tout à la fois faire taire le colonisé et l'obliger à avouer. Mais surtout il le contraint à poser la question de l'identité comme résultante de la situation coloniale :

Parce qu'il est une négation systématisée de l'autre, une décision forcenée de refuser à l'autre tout attribut d'humanité, le colonialisme accule le peuple dominé à se poser constamment la question : Qui suis-je en réalité ?⁵

Pour Fanon, la libération ne peut venir que d'une prise de conscience et non uniquement d'une affirmation de négritude, qui au-delà de la colère légitime est encore une auto-intériorisation des jugements du blanc sur le noir :

Comme je m'aperçois que le nègre (pour le blanc) est le symbole du péché, je me prends à haïr le nègre. Mais je constate que je suis un nègre. Pour échapper au conflit, deux solutions. Ou bien je demande aux autres de ne pas faire attention à ma peau ; ou bien au contraire, je veux qu'on s'en aperçoive. J'essaie alors de valoriser ce qui est mauvais.⁶

Le noir doit se libérer des impasses psychologiques imposées par la colonisation. Du coup la décolonisation ne peut se réaliser que dans la violence. Car la non-violence est encore une invention des colons pour empêcher le colonisé de pouvoir revendiquer sa liberté et son droit d'existence.

Le colonialisme n'est pas une machine à penser, n'est pas un corps doué de raison. Il est violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une plus grande violence⁷

Il est passionnant de noter que Fanon a déjà compris quels effets traumatisants cette contre-violence pouvait entraîner lorsqu'elle échappait à la légitimité révolutionnaire. Les névroses provoquées par la colonisation sont renforcées par la répression, par la torture et l'humiliation⁸. Le dernier chapitre des *Damnés de la Terre* s'intitule *Troubles psychosomatiques*. Il résonne d'échos prémonitoires :

La guerre coloniale d'Algérie n'a pas seulement eu comme conséquence de multiplier les troubles mentaux et de favoriser l'éclosion de phénomènes morbides spécifiques. En dehors de la pathologie du torturé et de celle du

tortionnaire foisonne en Algérie une pathologie d'atmosphère, celle qui fait dire communément aux médecins-praticiens en présence d'un malade qu'ils n'arrivent pas à comprendre : - Tout cela finira avec une sacrée guerre.⁹¹⁰

Fortement opposé à certains excès de la négritude, Fanon insiste sur les particularismes et les spécificités de chacun, donnant au nationalisme un rôle fondamental :

Cette obligation historique dans laquelle se sont trouvés les hommes de culture africains de radicaliser leurs revendications, de parler davantage de culture africaine que de culture nationale va les conduire dans un cul-de-sac.¹¹

Mais au centre de sa démarche il y a la question du langage. Qu'en est-il de la langue possible ? Le français qu'il faut acquérir dans un processus mimétique ? La langue originelle perdue dans les chemins de l'histoire ? Le créole qui était surtout une langue orale et chargée de la présence des « Békés » et qui est perçu comme un patois ? Fanon, tout en posant la question, ironise sur le comportement de certains martiniquais :

Oui, il faut que je me surveille dans mon élocution, car c'est un peu à travers elle qu'on me jugera. On dira de moi, avec beaucoup de mépris : il ne sait même pas parler le français[...] dernièrement, un camarade nous racontait cette histoire. Un Martiniquais arrivant au Havre entre dans un café. Avec une parfaite assurance, il lance : « Garrçon ! Un vé de bié.¹²

La question essentielle posée par Fanon est bien celle de l'évolution de la parole dans une libération de la pensée, pour que ce refoulement profond créé par la colonisation et l'esclavage puisse être maîtrisé, dans un retour qui est celui d'un arrachement violent qui permet de briser l'anamorphose produite par les miroirs déformants de la domination sans pour autant rêver d'un espace imaginaire :

Qu'est-ce que cette histoire de peuple noir, de nationalité nègre ? Je suis français. [...]
Je suis intéressé personnellement au destin français, aux valeurs françaises, à la nation française. Qu'ai-je à faire d'un Empire noir ?¹³

La Créolisation.

« Ecoutez le monde blanc
horriblement las de son effort immense
ses articulations rebelles craquer sous les étoiles dures
ses raideurs d'acier bleu transperçant la chair mystique
écoute ses victoires proditoires trompeter ses défaites

écoute aux alibis grandioses son piètre trébuchement »

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, 1983 (1^o édition 1939), p 48

Les propos de Fanon étaient révolutionnaires et s'inscrivaient dans les luttes pour l'indépendance et la décolonisation. Paradoxe d'un Antillais dont le statut est doublement particulier, puisque la présence des noirs aux Antilles n'est pas naturelle et que la Martinique est toujours française. Comment les écrivains martiniquais peuvent-ils penser leur place dans un monde qui s'est profondément transformé mais avec une langue qui demeure le français ?

Une logique purement linéaire aurait imposé l'ordre des générations. Mais les écrits et les déclarations des écrivains martiniquais les plus en vue aujourd'hui, malgré leur portée novatrice, s'inscrivent, sans jugement normatif, entre ceux de Fanon et ceux de Glissant. Chamoiseau et Confiant se sont rendus célèbres par une production littéraire ancrée dans la créolité. Ils proposent une vision de l'évolution de la littérature créole qui se pense comme processus et comme devenir, mais qui s'inscrit dans la prise de conscience progressive d'une identité et d'une esthétique fondatrice, même si cette esthétique est celle du questionnement, de la recherche, de l'inconfort esthétique :

Si bien que, s'agissant de la Créolité dont nous n'avons que l'intuition profonde, la connaissance poétique, [...] nous disons qu'il faut l'aborder comme une *question à vivre*. Vivre la question de la Créolité, à la fois en totale liberté et en pleine vigilance, c'est enfin pénétrer insensiblement dans les vastitudes inconnues de sa réponse.¹⁴

Les auteurs, dans leur essai collectif, recherchent les conditions de l'émergence d'une parole authentique, non pas comme résurgence d'une vérité première mais comme archéologie d'une identité propre qui ferait coïncider les formes et les matériaux esthétiques, en particulier linguistiques, et les réalités économiques et politiques. A la pensée révolutionnaire de Fanon ils intègrent celle d'une démarche esthétique :

C'est pourquoi il semble que, pour l'instant, *la pleine connaissance de la Créolité sera réservée à l'Art*, à l'Art absolu. Ce sera le préalable de notre affermissement identitaire.¹⁵

Evoquant Sartre, ils envisagent une littérature engagée qui doit faire surgir la mémoire d'un temps nié, obliéré :

La vision intérieure et l'acceptation de notre créolité nous permettront d'investir *ces zones impénétrables du silence où le cri s'est dilué*. C'est en cela que notre littérature nous restituera à la durée, à l'espace-temps continu, c'est en cela qu'elle s'émouvra de son passé et qu'elle sera historique.¹⁶

Il y a une certaine ambiguïté dans cette démarche. D'un côté l'affirmation d'une pensée ouverte, partagée, de l'autre celle d'un ancrage particulier, situé. Le devenir de la langue est en partie conditionné par la force d'un passé dont il faut se libérer. Ambiguïté dans l'utilisation de la langue française, présentée comme langue fondatrice du regard négateur de l'opresseur mais aussi comme langue à créoliser, comme langue qui se vit et se dévie : « Ce ne sera pas forcément du français créolisé ou réinventé, mais notre parole retrouvée et finalement décidée. »¹⁷ Mais cette ambiguïté, dans sa quête aporique d'authenticité, n'est pas la preuve d'une contradiction, ou si elle l'est, elle traduit essentiellement la force dialectique d'une création et d'une recherche :

Le poète créole d'expression créole, le romancier créole d'expression créole, devra dans le même allant, être le récolteur de la parole ancestrale, le jardinier des vocables nouveaux, le découvreur de la créolité du créole. Il se méfiera de cette langue tout en l'acceptant totalement. Il prendra ses distances par rapport à elle, tout en y plongeant désespérément - et, se méfiant des procédures de la défense-illustration, il éclaboussera cette langue des folies du langage qu'il se sera choisi.¹⁸

Ce langage créole est donc à inventer au cœur même de la situation historique. Les livres de Chamoiseau se passent en Martinique. *Texaco* est une fresque qui reconstruit en partie l'histoire de l'île, de l'esclavage à la liberté, pour mieux décrire la vie des habitants de ce quartier. Reconstitution d'une histoire que le romancier permet de sauver et qui dans la trace inaugure une nouvelle liberté :

J'écrivis de mon mieux ce Texaco mythologique, m'apercevant à quel point mon écriture trahissait le réel.²[...] Je voulais qu'il soit chanté quelque part, dans l'écoute des générations à venir, que nous nous étions battus avec l'En-ville, non pour le conquérir mais pour nous conquérir nous-mêmes dans l'inédit créole qu'il nous fallait nommer - en nous-mêmes pour nous-mêmes- jusqu'à notre pleine autorité.¹⁹

Héritiers sans héritage, quêtés d'une parole inexistante, passeurs de langue qui scrutent les traces du passé, les écrivains antillais vivent au corps à corps ce combat malgré tout insoluble, ouvrant aux quartiers de Fort de France des perspectives globales, inscrivant la pensée insulaire dans une vision de tous les possibles. L'île est un laboratoire dans lequel s'expriment toutes les contradictions et toutes les innovations. Chamoiseau n'écrit pas en créole traditionnel, il n'écrit pas en français traditionnel, il invente en croisant les langues des effets de sens, des déplacements sémantiques, il tisse les langues entre elles. Certaines phrases sont en créoles, d'autres portent le germe de mots nouveaux, d'expressions dérivées, dont la définition échappe mais dont le sens offre à l'imaginaire une possibilité de lecture démultipliée : « Comme

d'habitude, il lui fallut une partante. Le destin lui envoya une qualité de fièvre qui vous rendait tout jaune. » p158

Depuis cela, mon Esternome se montra crédule des diableries. Les vents, la lumière, les brins d'ombre lui apparurent sanctuaires de puissances invisibles. La réalité lui fut un aveuglage trop simple qu'il fallait aborder au soupçon et au doute p 73

Les images poétiques s'associent, souvent avec ironie, aux valeurs ancestrales, les mots inventés (Petit tac d'heure, charroyer, djob, injuriades, bougre-fou...) côtoient les expressions en créoles, la syntaxe s'autorise des libertés proches de l'oralité.

Je sentis contre mon ventre les pulsations de son coco. Le gigotement de sa hanche. [...] je n'aurais pas cru pouvoir déployer tant de force, le projeter au plafond, le cueillir d'un coup de chaise, lui piétiner les graines et l'éjecter dans le couloir comme un paquet d'herbes sèches.²⁰

A la pensée révolutionnaire s'est substituée une recherche organisée autour de l'histoire des espaces créolisés. Mais la créolisation proposée par Chamoiseau et Confiant est souvent construite sur une opposition entre l'intériorité et l'extériorité. Le dernier chapitre des *Lettres créoles* a pour titre, *Le Retour à soi-même réconcilié*. Cette intériorité n'est ni statique, ni régionaliste. Les romans des deux auteurs ont beau se situer en Martinique, ils excèdent cet espace. Simplement il semble qu'il y ait chez eux comme un repliement, et que l'écart entre leurs productions littéraires et leur volonté d'inscription dans une totalité soit source d'une dérive en la langue, d'une exploration esthétique qui ne peuvent être comprises que grâce au travail d'Edouard Glissant.

De la Créolisation au Tout-Monde

L'œuvre d'Edouard Glissant, depuis *La Lézarde*, prix Renaudot 1958, jusqu'à *Tout-Monde* (1993 pour le roman, 1997 pour le traité) ouvre des perspectives intéressantes. Glissant, à partir du métissage opéré dans les Antilles inverse les rapports entre le centre et la périphérie, suggérant que le modèle, tant politique qu'esthétique, de référence n'est plus celui qui est proposé par l'occident mais celui de la créolisation.

La créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments.²¹

La créolisation n'est donc pas limitée aux îles de la caraïbe ou de l'océan indien. Elle devient le phénomène majeur qui se développe dans tous les endroits du monde, qui vient d'un métissage définitif, brisant la notion d'une identité première, mais initiant

une autre identité, multiple et chaotique. Le Chaos proposé par Glissant est universel de ne pas être unificateur, et il s'oppose radicalement à la notion d'ordre rationnel, à la pensée de système qui caractérise le monde occidental :

J'appelle *Chaos-Monde* le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à une vitesse foudroyante : ces éclats, ces éclatements dont nous n'avons pas commencé à saisir le principe ni l'économie et dont nous ne pouvons pas prévoir l'emportement. Le Tout-Monde, qui est totalisant, n'est pas (pour nous) total.²²

L'itinéraire de Glissant, ce que peut-être, lui, appellerait *La Trace* de son œuvre se révèle particulier, tout à la fois ancrée dans son île natale, mais en même temps ouverte et justement métissée. Ce qui fera écrire aux auteurs de *L'Eloge de la Créolité* :

Nous tournâmes longtemps autour (des voies de la créolité) porteurs du désarroi des chiens embarqués sur une yole. Glissant lui-même ne nous y aidait pas tellement, pris par son propre travail, éloigné par son rythme, persuadé d'écrire pour des lecteurs futurs.²³

Il faudrait ajouter : pour des lecteurs de toutes nationalités. La force et l'ambiguïté de Glissant, par rapport à une authenticité créole, tient à sa volonté de ne pas rechercher un lecteur désigné, ne s'emprisonnant pas dans la surdétermination qui touche les auteurs francophones. L'œuvre de Glissant est une œuvre croisée, plurielle, qui échappe à l'engagement politique pour mieux inventer une esthétique du décentrement. Ses essais se tressent dans ses romans et sa poésie. Des titres identiques peuvent porter sur des ouvrages de nature différente pour mieux questionner la fonction même de l'écriture. Le lecteur, qui n'est pas assigné, découvre en écho une origine qui s'enracine dans le double mouvement de la réfraction et de la diffraction. Les livres de Glissant parlent de la fragmentation du monde en dépassant la dichotomie fondatrice qui sépare l'Iliade et l'Odyssée. Au même instant, comme ironiquement identiques, se déroulent les actes littéraires du voyage, du trajet, et de la présence au lieu. Ecrire, n'est-ce pas initier un déplacement, qui découple les approches du temps mais aussi celles de l'espace. A l'exil, Glissant substitue l'image du rhizome, inspirée par Deleuze et Guattari. Au retour, il préfère le détour. L'identité, et particulièrement l'identité littéraire, est tout à la fois celle d'une quête et d'une résolution, proche de celle proposée par Amin Maalouf.

Quand j'ai abordé la question (de l'identité), je suis parti de la distinction opérée par Deleuze et Guattari, entre la notion de racine unique et la notion de rhizome.[...] Pour ce qui est des sociétés où ne fonctionne pas de mythe fondateur, la notion d'identité se réalise autour des trames de la Relation qui comprend l'autre comme inférant.[...]

Vivre la totalité-monde à partir du lieu qui est le sien, c'est établir relation et non pas consacrer exclusion.[...] Tout ceci est soutenu selon moi par ce que j'appelle la pensée de la trace. La trace suppose et porte non pas la pensée de l'être mais la divagation de l'existant.[...] La trace est à la route comme la révolte à l'injonction et la jubilation au garrot.²⁴

Glissant ouvre donc la pensée et la littérature antillaises au monde, proposant le modèle antillais pour mieux lui refuser son statut paradigmatique, pour mieux préciser en lui la décomposition du mythe fondateur. Au « anywhere out of the world » du dix-neuvième siècle il oppose une totalité du monde. Il écrit que nous sommes partout le monde même si nous ne sommes pas la totalité du monde :

Nous écrivons en présence de toutes les langues du monde.

Nous les partageons sans les connaître, nous les convions à la langue dont nous usons. La langue n'est plus le miroir d'aucun être.²⁵

La modernité de Glissant est bien dans ce rappel et ce dépassement, que la langue est un outil, historiquement forgé mais immédiatement déplacé dans sa légitimité, parce que le langage est en œuvre et qu'il rend compte de la transformation de l'histoire. Dans cette évolution du rôle et de la perception de la langue se convertit une pensée du sujet comme fondement de la pensée pour laisser apparaître une incidence multiple. *L'autre* devient un *je* pour autant que le *je* se refuse à se penser comme tel, dans la mesure où la relation est permanence du déséquilibre.

Conclusion.

La littérature martiniquaise est une littérature engagée. Mais elle n'est, ni une production au service du politique, ni une esthétique du retour aux valeurs de la négritude. Elle est littérature, car elle naît du matériau de l'histoire et du langage. Ancrée dans une réalité spécifique, l'Antillanité, elle se nourrit de son contexte pour explorer l'inconnu. Ce qu'elle réfute, ce sont les conditions imposées de son existence qui la limiterait à un avatar de la pensée blanche. La recherche obstinée de l'authenticité chez Chamoiseau ne conduit pas à l'élaboration d'une légitimité qui serait contradictoire avec le métissage et la Créolisation. Elle est le mouvement qui interdit toute réponse et exige de la littérature un inconfort permanent. Le but qui lui est fixé est de penser l'horizon en le repoussant aux confins du monde. Quand le lieu se conjugue avec le voyage, et que le *Tout-Monde* de Glissant résiste aux impératifs de l'unité.

NOTES

1 Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard, 1997, 31.

- 2 *Ibid*, 25.
- 3 Franz Fanon, *Peau noire masques blancs*, Ed du Seuil, 1952, 183.
- 4 Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, 119.
- 5 Franz Fanon, *Les Damnés de la Terre*, Gallimard, 1961, 300.
- 6 Franz Fanon, *Peau noire masques blancs*, 159.
- 7 *Ibid*, 92.
- 8 Faut-il évoquer les répressions de Sétif (1945 : 45 000 morts), de Madagascar (1947 : 90 000 morts), du Kenya (1952 : 200 000 morts).
- 9 *Ibid*, 345.
- 10 Les travaux de Fanon anticipent ceux de Marie Rose Moro et de Serge Lebovici. *Psychiatrie humanitaire en ex-Yougoslavie et en Arménie*, Puf, 1995. Dans ce livre collectif les effets psychologiques sur les personnes qui ont subi des situations de violence sont particulièrement bien analysés.
- 11 Franz Fanon, *Les damnés de la terre*, 260.
- 12 Franz Fanon, *Peau noire masques blancs*, 16.
- 13 *Ibid*, 164.
- 14 Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Eloge de la Créolité*, Gallimard, 1989, 26
- 15 *Ibid*, 29.
- 16 *Ibid*, 38.
- 17 *Ibid*, 47.
- 18 *Ibid*, 45.
- 19 Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Gallimard, 1992, 498.
- 20 Patrick Chamoiseau, *Texaco*, 266.
- 21 Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, 37.
- 22 *Ibid*, 22.
- 23 Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Eloge de la Créolité*, Gallimard, 1989, 23.
- 24 Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996, 66-69.
- 25 Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, 85.